L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 16 OCTOBRE 1879. 53me Année

DUFOUR & LEREY, Propriétaires-Réditeurs.

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI 16 OCTOBRE 1879.

Hon. L. A. WILTZ

POUR

GOUVERNEUR.

La fièvre jaune.

Il y a quelques années, une épizootie destructive a sévi sur les bêtes de somme, chevaux et mulets, aux Etats-Unis. Ses ravages se sont étendus d'une extrémité à l'autre du pays. La Nouvelle-Orléans n'a pas été plus épargnée que Boston, New York ou Chicago. On a présenté diverses explications sur la cause de cette maladie; aucune n'a été satisfaisante. Pourquoi est-elle venue, pourquoi a-t-elle cessé, comment s'est-elle propagée, personne ne saurait le dire avec certitude. La supposition la plus probable est que, quelle qu'ait été la cause de ce mal, elle était disséminée dans l'atmosphère et qu'elle s'est propagée par les agents naturels, l'air, les vents, les nuées et non par les communications qui sont le fait de l'homme.

A la suite de cette épizootie, on n'a pas songé, pour en empêcher le retour, à établir de quarantaines ni à verser des flots de désinfectants. On a compté que le mal, dû à des causes spéciales et exceptionnelles, ne reviendrait pas l'année suivante. Il n'est pas revenu, en effet, et on a oublié déjà sa visite. Peut-être reparaîtra-t-il dans cinq, dix ou vingt ans, et si l'on se reporte alors à l'épizootie précédente, ce sera pour rechercher quel a été le mode le plus efficace de traitement.

Comme il ne s'agissait dans le cas dont nous venons de parler, que d'animaux, on ne s'est pas ingénié à imaginer toute sorte de théories hypothétiques, ni à jeter l'alarme dans les populations par l'adoption de quarantaines et de précautions systématiques, plus propres à effrayer les esprits qu'à empêcher l'apparition de la maladie. Si on eût appliqué, en matière de fièvre jaune, cette sage méthode de l'expectation et de l'observation, on eût évité en commerce des pertes incalculables, aux populations de vaines terreurs et à certains médecins des déconvenues.

Pourquoi faut-il qu'au lieu de lutter contre les préjugés populaires, les bureaux de santé se croient obligés de les soutenir et de les renforcer en dépit des expériences passées et des faits de chaque jour ? Comme si la grande et terrible épidémie de 1878 n'avait pas suffisamment démontré l'inanité des théories émises sur la propagation de la fièvre jaune, et confirmé les enseignements fournis par l'histoire de ce funeste fléau, voilà qu'en 1879, cette peste *sui generis* se livre à des singularités, à des écarts bien propres à dérouter les faiseurs de théories.

La fièvre jaune éclate à l'état épidémique dans une seule des centaines de localités infectées l'année dernière. Plus de vingt mille réfugiés sortent de Memphis et vont chercher asile dans quantité de villes et de villages. Beaucoup sont partis atteints déjà par la maladie et sont allés mourir ou guérir à Nashville, à Louisville, à Cincinnati, à St. Louis, à New-York ou ailleurs. En dehors des cas avenus de Memphis, on ne signale dans aucun de ces endroits un seul cas de fièvre jaune ; ce qui dérange singulièrement la théorie de la contagion ou de la propagation.

Morgan City, Columbia sont aussi visités par la fièvre jaune. On signale pendant trois semaines une trentaine de cas à la Nouvelle-Orléans, puis quelques cas en arrière du bayou Lafourche. Enfin, voilà que, vers le 15 octobre, quand la maladie prend fin à la Havane, il y a une recrudescence de l'épidémie à Memphis et que deux ou trois petites localités, jusque-là exemptes, reçoivent à leur tour la visite du fléau.

Comment expliquer ces bizarreries, ces exceptions et ces exemptions dans cette vaste section du Sud où la fièvre, l'année dernière, a exercé ses ravages d'une façon presque générale ? Ce n'est pas nous qui entreprendrons cette explication, mais nous défions qu'on nous en donne une qui soit satisfaisante, et surtout une qui mette les préjugés populaires et les théories des bureaux de santé d'accord avec les faits.

La seule conclusion qu'il soit raisonnablement permis de tirer des faits de 1879, c'est que nous ne connaissons pas plus le mode de propagation de la fièvre jaune que nous n'en connaissons la cause, n'est encore que les quarantaines n'empêchent pas plus la propagation que l'apparition du fléau, et que les désinfectants, utiles dans une certaine mesure à d'autres points de vue, n'ont aucun effet pour arrêter la marche de la maladie.

Qu'y a-t-il donc à faire ? Rien autre chose, tant qu'on ne sera pas plus éclairé, qu'à attendre l'ennemi et à le combattre par les moyens thérapeutiques qui ont eu le plus de succès dans le passé. Nous avons pensé que le bureau national de santé se serait attaché à découvrir les conditions particulières qui ont fait que Memphis a eu le triste privilège d'une épidémie suivant immédiatement celle de 1878 ; mais le seul membre du bureau qui résidât dans cette ville a jugé à propos de transférer le siège de ses observations à Nashville.

Quant à la commission envoyée à la Havane, elle n'a pas encore présenté son rapport. Il n'y a pas de probabilité, d'ailleurs, que l'on soit plus heureux dans les investigations relatives à la fièvre jaune que dans toutes celles qui ont eu pour objet nombre d'autres maladies. Quelques-unes des maladies épidémiques ont-elles, disparaissent-elles, changent-elles celui-ci plutôt que celui-là, s'emparent-elles un individu une année pour en faire leur victime à leur prochaine visite ? Autant de mystères que la science n'a pu encore sonder malgré tous ses progrès et ses nouveaux moyens d'action.

Nous sommes si peu avancés, nous nous sommes entêtés dans l'emploi de moyens absolument inefficaces ? C'est que les Orientaux qui, prétendent que l'éclipse de la lune est dû à l'apparition d'un dragon qui cherche à la dévorer, font un épouvantable vacarme avec tous les instruments en bronze qui leur tombent sous les mains, pour l'empêcher d'effectuer le dragon et de dévorer l'astre de la nuit.

Nous avons que nous luttons presque contre l'impossible en bien des cas, attaquant à des erreurs populaires profondément enracinées et que contient encore une partie du corps médical. Mais nous protégerons dans notre ténébreuse ignorance, nous nous défions qu'on nous en donne une qui soit satisfaisante, et surtout une qui mette les préjugés populaires et les théories des bureaux de santé d'accord avec les faits.

La seule conclusion qu'il soit raisonnablement permis de tirer des faits de 1879, c'est que nous ne connaissons pas plus le mode de propagation de la fièvre jaune que nous n'en connaissons la cause, n'est encore que les quarantaines n'empêchent pas plus la propagation que l'apparition du fléau, et que les désinfectants, utiles dans une certaine mesure à d'autres points de vue, n'ont aucun effet pour arrêter la marche de la maladie.

Qu'y a-t-il donc à faire ? Rien autre chose, tant qu'on ne sera pas plus éclairé, qu'à attendre l'ennemi et à le combattre par les moyens thérapeutiques qui ont eu le plus de succès dans le passé. Nous avions